

ESTHER HEBOYAN

Les  
passagers  
d'Istanbul

*nouvelles*

Éditions Parenthèses

EN COUVERTURE :

« La traversée », Istanbul, 1999, photographie de K. Garodouni.

COPYRIGHT © 2006, ÉDITIONS PARENTHÈSES  
72, COURS JULIEN — 13006 MARSEILLE

ISBN 2-86364-163-8

*Esther Heboyan est née en 1955 à Istanbul dans une famille arménienne. Avec sa mère et sa sœur cadette, elle quitte définitivement la Turquie en 1963 pour rejoindre le père émigré à Faurndau, un village de Bade-Württemberg avant de rejoindre la France où naîtra un frère.*

*C'est dans une école communale d'Asnières-sur-Seine qu'elle commence l'apprentissage du français. Suivent des années d'adaptation et d'ancrage identitaires que des études d'anglais et la fascination pour l'Amérique remettront finalement en question.*

*L'exil américain au début des années quatre-vingt est décisif, restructurant sa perception de l'existence et confirmant l'impérieuse nécessité d'écrire.*

*Après des études de journalisme à l'université d'Iowa City et un doctorat en études anglophones à l'université de Paris III – Sorbonne nouvelle, Esther Heboyan se consacre à l'enseignement et à la recherche en littérature américaine. Elle a publié des traductions (notamment depuis le turc) et des nouvelles en français et en anglais.*

## LE POULAILLER DU BON DIEU

9

Sur une immense terrasse blanche au dernier étage de l'immeuble, entre le royaume du Tout-Puissant qu'elle espérait bien atteindre un jour et le minaret du muezzin qu'elle apercevait chaque jour, ma grand-mère avait aménagé un petit poulailler. Sa soupape d'espoir, en somme, pour les jours ici-bas, jours de disette, jours de disgrâce. Des jours qui parfois s'éternisaient, lui pesaient, on le voyait à sa mine boudeuse, sans pourtant jamais l'assombrir. Tout au long de l'année, avant ou après son travail de bonne à tout faire chez les Hampartzoumian de Kadiköy (qu'elle suivait aussi dans leur résidence estivale de Büyük Ada), Grand-mère Aroussiak affichait la même fougue pour balayer son deux-pièces-cuisine, frotter son linge dans une cuvette en bois, malaxer sa pâte à *beurek*<sup>1</sup> les jours gras ou à *gözleme*<sup>2</sup> les jours moins gras. C'est alors qu'elle nous exposait, dans une langue composite à résonances et approximations turco-arméniennes, connue

1. En turc, feuilleté au fromage.

2. Grosses galettes salées sans garniture.

d'elle seule me semblait-il à l'époque, sa théorie de l'ultime ressource. « L'marchand d'légumes, y veut plus, y veut plus t'faire crédit ? Laisse tomber, que j'dis. L'boucher, lui, y s'y met aussi ? Laisse, pas besoin. L'église — que le Seigneur me pardonne — l'église donne plus d'sacs de riz ? Eh ben, y a toujours les œufs, y a toujours les poules ! Y a toujours l'poulailler du Bon Dieu ! Eh ben, c'est comme çà ! »

Pour ce qui est des légumes, elle s'entêtait à marchander, se lançant dans une démonstration par l'absurde à faire rougir tous les orateurs de la terre et surtout ses trois petites filles à la traîne qui, pour nourrir intelligence et jeunesse, disait-elle, s'en remettaient aux vertus de l'artichaut mariné à l'huile d'olive, du chou farci à l'aneth, de l'aubergine à la crème de yaourt. Plus d'un vendeur y avait laissé son âme, voire une courgette ou deux. En matière de Sainte Église, distributrice des denrées terrestres aux plus démunis, elle avait une devise : « *Le bidon d'huile du bon Dieu vient à qui veut* ». Si l'on s'enquerrait du bien-fondé d'une telle devise, on s'exposait à un haussement d'épaules qui décourageait toute autre tentative. Chacun se retrouvait assigné à sa place, celle de l'ignorance et ce jusqu'à la fin des temps. Si l'on n'avait pas saisi la nuance sur-le-champ, inutile d'insister. Grand-mère Aroussiak n'était pas disposée à instruire des esprits écervelés. Dans son monde à elle, les heures se suivaient, les étapes s'enchaînaient avec une logique implacable comme les points de dentelle au crochet.

Quant aux bouchers charitables, elle en connaissait un rayon. Il y en avait un justement qu'elle avait pris pour mari en bonne et due forme, c'est-à-dire sans amour ni désir comme toute femme de quinze ans destinée en même temps que son trousseau (draps, nappes et napperons brodés, un médaillon ou deux en guise de dot, le tout fourré dans un baluchon blanc) à un homme de dix ans au moins son aîné. Celui-ci avait remué ciel et terre, disait-on, pour cueillir la belle aperçue sur la place du village à Istanosz près d'Ankara. Il l'avait cherchée deux jours durant, cognant à toutes les portes, s'emportant, pestant contre l'infortune. Le matin du troisième jour, il l'avait repérée enfin dans la buanderie d'une auberge. Au milieu des baquets d'eau bouillante, elle lui était apparue encore plus belle. Elle méritait son surnom. *Güzel*. Le soir même, il s'était présenté chez elle comme le meilleur artisan-boucher de la région et avait trinqué avec les futurs beaux-parents. Depuis, ledit homme avait couru plus souvent les tavernes du Bosphore que les comptoirs de Kapali Çarsi. Ma grand-mère se savait seule au monde. Et elle redoublait d'efforts pour confectionner le trousseau de sa benjamine qui déjà rêvait à une autre vie.

« Arrête de bâiller aux corneilles ! », lui intima ma grand-mère ce matin-là. « Ça m'ralentit. Tu vois donc pas qu'ça m'ralentit ? J'ai plus l'cœur à l'ouvrage. »

« Ohhh, Ma-man Ché-rie », répliqua ma tante Anahide avec nonchalance. « Et si nous allions nous promener ? »

Pour toute réponse Anahide reçut un sac de petits pois à écosser. Le geste fut sec et sans appel. Ma tante grimaça, rechigna, chercha quelque moyen d'échapper à une corvée qu'elle jugeait apparemment indigne de sa personne, puis se résigna à son sort. Pour dissiper toute chimère dans la tête de sa fille, Aroussiak apporta, avec une détermination qu'on eût dit dictée par la colère, du papier journal et un fait-tout en aluminium. Le bon sens avait triomphé de la frivolité. Mais, l'éplucheuse, elle, pour des raisons forcément personnelles et impénétrables, fondit en larmes, ce qui provoqua un effet désastreux sur l'assemblée. Ma sœur et ma cousine se mirent à pleurer à leur tour. Quelle qu'en fût la cause, ces deux-là braillaient toujours ensemble, en rythme et de plus en plus fort. D'abord elles plissaient les yeux et la bouche, puis elles entamaient le canon des enfants brimés.

« Sors-moi ces pleurnicheuses d'ici ! », m'ordonna ma grand-mère. « L'Bon Dieu, c'est qu'y donne une belle matinée comme ça. Et on l'remercie comment, hein ? On chiale par-ci, on chiale par-là. Mais, c'est pas honteux, ça ? »

« Et en plus, ça porte la poisse. Allez, ouste, dehors ! »

J'eus la bonne idée de mener les pleureuses au poulailler. Elles s'accroupirent devant le grillage avant d'essuyer

leurs larmes. Soudain, loin des fâcheries et des tristesses des adultes, elles trouvèrent le monde à leur image. Elles s’amusèrent à dénombrer les volailles, inventèrent des noms pour les unes, des destins pour les autres, observèrent les différences de couleur ou de poids, exprimèrent leurs préférences au point de vouloir les emporter dans un univers dont elles seules connaissaient les histoires. Puis, quand coq, poules et poussins n’offrirent plus d’attraits, elles retournèrent à des affaires plus sophistiquées comme découper le journal de la veille pour aligner sur le kilim du coin salon stars de cinéma, hommes politiques et personnages de *Fatos*<sup>3</sup>, compter et recompter aussi avec une extrême innocence les petits pois égrenés dans la marmite par la tante chagrine, rendre enfin de menus services à la grand-mère qui déjà leur préparait d’exquises citronnades.

«V’nez par ici, mes belles », dit-elle. «Toi aussi, la boudeuse! Tiens, prends! Une potion, j’t’l’dis moi, c’est qui r’donne l’sourire, rien qu’ça! Et ton fiancé, il s’ra beau, un beau gars costaud qu’il t’faut! Il t’amèn’ra danser, sinon rien. »

«J’ai pas d’escarpins, Maman, tu sais bien qu’il me faut des escarpins », dit ma tante avant de se retirer derrière le paravent pour faire l’inventaire de sa garde-robe comme elle le faisait presque chaque samedi. Non que d’une semaine à l’autre elle eût plus de vêtements à exhiber. Il fallait attendre

3. *Fatos*, adaptation turque de la bande dessinée américaine *Blondie* qui paraissait dans le quotidien *Hürriyet*.

les fêtes de fin d'année ou les fêtes d'anniversaire pour recevoir une écharpe ou une jupe. Parfois sa sœur aînée lui confectionnait un corsage avec le restant d'une commande. Mais sa garde-robe n'en paraissait pas plus variée. Et donc régulièrement elle essayait de créer de nouvelles tenues en recombinaison de formes et de couleurs. Ce jour-là comme tant d'autres jours nous regardâmes tante Anahide disposer sur son lit les habits auxquels elle attachait une valeur rituelle. La robe bleu lavande pour les pique-niques même si son frère les avait proscrits, celle en taffetas rose pour les thés dansants auxquels elle espérait être conviée un jour, le gilet blanc et la jupe beige pour les sorties en ville, le gilet blanc et la jupe marron pour les visites chez sa marraine, la jupe marron et le chemisier crème pour... Cela pouvait durer des heures. Et nous restions là, toutes trois silencieuses, ébahies devant tant d'imagination. Nous avons le droit de regarder sans toucher, de rêver sans participer. C'est à ce prix que notre tante nous autorisait à pénétrer dans son intimité de jeune fille.

Bien des années plus tard, devenues à notre tour des jeunes filles de quinze ans, ma sœur et moi à Paris, notre cousine à Athènes, nous eûmes nous aussi, plantées devant l'armoire béante, pensées et gestes frivoles. N'avions-nous pas été à bonne école ? Anahide ne nous avait-elle pas inculqué ses mimiques, ses chimères ? Mais nos destins, contrairement à celui de notre tante, ne s'ajusterait pas

au poids de notre trousseau, du moins pas celui noué dans un carré d'étoffe. D'ailleurs, personne en ces terres européennes ne s'encombrait d'un tel fatras. Et si quelqu'un venait à évoquer, pour rire ou pour pleurer selon qu'on se voulût moderne ou nostalgique, cette coutume de la dot dans un baluchon, on ne manquait pas de rappeler le trousseau de tante Anahide disparu pendant trois jours et trois nuits.

Car lorsque nous revînmes la semaine suivante, ma grand-mère nous apprit l'incroyable nouvelle. Le paquet qu'elle gardait si précieusement dans une valise en carton, qu'elle confectionnait patiemment depuis des années, avait bel et bien disparu. « J'y comprends rien, moins que rien ! Comprend qui veut ! » Ce furent ses seules paroles de bienvenue cet après-midi-là. Et chacun se mit à chercher la dot de tante Anahide. On inspecta tous les coins et recoins du petit appartement. Matelas, placards, dossiers de fauteuils, armoire à linge, sacs de voyage, panier à légumes. Tout y passa. On examina même l'unique fenêtre au cas où un esprit maléfique aurait suspendu lesdits trésors dans le vide. Et voilà comment on devient la risée du quartier ! On imagina une histoire abracadabrante de cambriolage commis par un cambrioleur qui aurait eu une fille à marier. C'était peut-être un honnête homme aux abois. Dans ce cas fallait-il lui pardonner ? On crut les propriétaires capables de vengeance pour un loyer impayé. Pourtant ces derniers

mois, échaudée par les entourloupettes de son mari, Grand-mère Aroussiak s'était elle-même déplacée jusqu'à Levent pour verser les sommes dues. Alors on maudit la voisine du deuxième étage qui avait quelques jours auparavant, avec un malin plaisir il va sans dire, présagé d'un malheur dans le marc de café. Les esprits s'étant épuisés en conjectures et raisonnements, l'heure était forcément à la déraison qui invariablement menait à la médisance. Et dans ces moments-là, les femmes du clan Artinian semblaient sourdes à toute agitation qui n'émanait pas d'elles. Ainsi, lorsque ma petite sœur jeta un lot de napperons souillés dans le baquet à lessive, personne ne s'en aperçut. Et lorsque ma petite cousine déroula un drap sur les dalles de la terrasse pour y faire une sieste comme elle avait vu faire son grand-père, aucune réprimande ne s'ensuivit. Les fillettes continuèrent leur remue-ménage dedans et dehors. À leur manière, elles essayaient de mettre de l'ordre là où elles présentaient du désordre. Ainsi, des taies d'oreillers rejoignirent le drap, des gants en dentelle furent disposés sur un châle finement brodé. Mais il leur arrivait aussi d'œuvrer au gré de leur fantaisie. Chacune chaussa une babouche brodée pour recevoir des hôtes imaginaires. Ou encore elles se disputèrent pour rivaliser de grimaces devant un minuscule miroir en étain.

Mais bientôt il fallut regarder la réalité en face. Le trousseau de tante Anahide gisait sous une caisse à

claire-voie du poulailler. Dans l'indignation et le brouhaha, on reconstitua le précieux baluchon. Néanmoins, en dépit d'un ratissage méticuleux, il manquait l'essentiel : les bijoux de la future mariée. « Cherchez plus, c'est que je sais », nous dit Grand-mère Aroussiak. « Le bonhomme, y fait qu'à sa tête, et croyez-moi, à la place du crâne, l'Bon Dieu lui a mis du vent ! Ah, pour conter fleurette à la cocotte du rez-de-chaussée, faire la causette à la taverne, champion l'gars ! Pour la famille, zéro, c'est un zéro, j'vous dis ! Mais qu'est-ce qui m'a pris, qu'est-ce qui m'a pris d'lever les yeux sur lui ce jour-là ? J'aurais pas pu continuer d'faire ce qu'j'avais à faire ce matin-là ? Laver l'linge sale des autres, là, dans l'auberge de Maître Bédros ? »

« Dis, Maman », interrompit l'aînée des filles, « raconte-nous l'histoire de Maître Bédros et de la Belle du village d'Istanoz. »

« Un soir, après l'boulot — laver, rincer, repasser, ah, quel boulot mes enfants — qui nous dit celui-là, Maître Bédros, t'nez les filles, j'vous donne vingt sous, allez chez l'photographe, ce Yannis qui sert à quelque chose au moins, et qui m'fait un beau portrait d'vous trois. Voilà comment qu'j'vois les choses : j'accroche l'portrait là, à l'entrée de l'auberge, et celle qu'on trouv'ra la plus belle, je l'épouse l'hiver prochain, comme deux et deux ils font quatre, parole de Bédros. »

Les ennuis, Grand-mère Aroussiak en était persuadée, avaient commencé à ce moment-là. Déjà le photographe, en la plaçant au milieu des deux autres lavandières comme pour mieux la mettre en valeur, avait suscité leur jalousie. Déjà, en sortant de la boutique, les filles ne lui adressaient plus la parole. Et à peine une semaine plus tard, la légende de la *Güzel* du village d'Istanoz n'avait rien arrangé. Aroussiak, promise à Maître Bédros par décret populaire, était devenue la souffre-douleur des employées. Les tracas du passé ayant balayé les soucis du lendemain, la fameuse photo réapparut et circula de main en main. « Voyez comme elles ont l' regard mauvais, mauvais. Et nos mains cachées, c'est pour qu'on voie pas les cloques. À froter, froter comme ça, toute la journée, c'est qu' nos mains elles saignaient. »

En croyant échapper à la méchanceté des blanchisseuses de l'auberge, Aroussiak avait en fait trouvé refuge dans la grotte de la malédiction. « *Djahillik*<sup>4</sup> ! Idiotie de jeunesse ! », répétait-elle sans cesse. Car dans l'espoir de régler ses dettes de jeu ou de s'en créer d'autres qu'il ne pourrait de toute évidence rembourser, Grand-père Mardiros avait vendu les bracelets en or de tante Anahide.

« Dis-donc, HOMME ! », hurla Aroussiak le soir même. « Pourquoi qu't'as froissé les napperons dans la merde, la merde des poules, hein ? »

4. En turc, litt. ignorance due à la jeunesse, au manque d'expérience.

« C'est une question de jours, non mieux, tiens, c'est une question d'heures. Patience, Femme! Patience, ma Belle! L'argent, qu'est-ce que c'est, dis? Ça se ramasse un jour ici, un jour là-bas, non? »

« J'suis pas ta Belle et j'suis pas ta Pelle! »

« Alors, apporte le raki, vas-y vite, et qu'on chante et qu'on danse! *Öööf*<sup>5</sup>! Femme, tu m'ennuies à la fin. Venez, mes fillettes chéries, un bisou pour grand-père qui a des friandises pour vous. »

« Papa, du chocolat avant le repas! C'est pas sérieux! », dit notre tante.

« Papa, tu sens le tabac et tu veux que les filles t'embrasent! », dit notre mère.

« Ah, toutes des ingrates! Regardez, qui c'est qui vous nourrit ce soir? Qui, qui? »

« Mais, mais, c'est qu'j'entends ce qu'j'entends? », cria notre grand-mère. « C'est pas toi, Homme, qui nourris tout c'monde, non, pas toi. C'est l'poulailler du Bon Dieu, que je sache! »

À ces mots, ma petite cousine et ma petite sœur éclatèrent en sanglots car elles avaient reconnu dans la grosse marmite en faïence les compagnons de jeu de leur enfance. Elles furent inconsolables et indomptables. Follette et Œil Triste avaient été cruellement sacrifiées. Et rien, ni les pitreries de Grand-père Mardiros, ni les cajoleries de Grand-mère Aroussiak ne les disposèrent à

5. En turc, interjection qui traduit la colère ou l'agacement.

goûter aux poulets juteux que le Bon Dieu avait permis de mariner dans l'huile d'olive, l'échalote et le persil. Alors, elles mangèrent leur gaufrette au chocolat, ce qui conforta Mardiros dans son rôle de sage patriarche, et elles regardèrent d'abord avec intérêt puis avec ennui des photographies que la grand-mère accumulait pêle-mêle dans une boîte.

Après que la mort ou l'exil qui parfois ressemblait à la mort eurent dispersé les êtres et les choses, je réussis à récupérer quelques photos de cette même boîte. Illettrée, indigente, épouse bafouée, Aroussiak avait tout de même légué le récit de sa vie. Une vie faite de vexations jusqu'au bout car sur son lit d'hôpital à Athènes le prêtre orthodoxe la jugea indigne de l'extrême-onction eu égard à son Saint Dieu qui ne pouvait être le Bon Dieu de l'Arménienne. Et du cimetière de la cité non moins orthodoxe on déterra ses os pour des questions d'urbanisme ou autres impératifs d'illogisme.

Afin de réparer ces outrages, je contemple la photo brunie des lavandières signée à l'encre noir par Yannis, le Grec qui te voulait du bien. Tu as quinze ans, tu vas écrire l'histoire de ta vie. Ils avaient raison : c'est toi la plus belle. C'est toi la *Güzel* du village d'Istanoz près d'Ankara d'où tu nous as rapporté des mots qui n'intéressent plus personne sinon les savants sémioticiens de Harvard.

## LA PETITE SŒUR D'AVA GARDNER

21

Le jour où Ava Gardner vint à passer — c'est ainsi que les gens du quartier rapportèrent et rirent de l'histoire après coup. Et des années plus tard, alors que tous avaient quitté la rue, la ville, le pays, il arrivait toujours un moment où l'un d'eux retrouvait, dans une langue désormais morte, parmi les souvenirs tendrement enfouis, le jour où Ava Gardner était passée par Harbiye au nord d'Istanbul.

Longtemps, on raconta que la responsabilité de toute l'affaire incombait à Méliné Zamanoglou et à elle seule.

Après tout, qu'avait-elle de mieux à faire que de semer le trouble dans les ménages, elle qui, à vingt-sept ans, se pâmais encore à sa fenêtre ? Sans conteste ceci : depuis que la nature avait fait de Méliné une femme, aucun homme n'avait su voir la femme en elle. Ou si piètrement.

Car il y avait eu ce benêt de Herant, qui s'était réchauffé le cœur cinq dimanches de suite à l'automne 1954, mais s'était embarqué un beau matin, le matin du sixième

dimanche, pour Johannesburg où un cousin bijoutier, disait-on, lui avait fait miroiter un destin plus noble. Méliné en avait gardé une rancœur irréductible, insensée, de quoi envoûter un honnête homme et le regarder s'aigrir à force de lui concocter de mauvais plats.

Mais quel homme allait lever les yeux sur une créature aussi ingrate, affublée d'un nez disgracieux et d'une poitrine chétive ? Une tête de corbeau sur un corps de moineau, cette pauvre Méliné, murmurait-on. Surtout les mères qui n'avaient pas encore marié leur fils. Quoi qu'il en fût, lorsque éclata la rumeur sur Ava Gardner, c'est Méliné Zamanoghlu qu'on désigna irrémisiblement.

Depuis plusieurs jours déjà, Méliné ne cessait de courir chez Sylva la Belle, la femme de Vartan, et Sylva chez Méliné, comme si la découverte d'un secret avait soudé une douce complicité entre elles. De derrière ses voilages, Noémie, la mère de Vartan, s'accommodait mal de ces allées et venues. Un samedi, en début d'après-midi, ne pouvant plus contenir son irritation, elle apostropha sa bru qui passait sous son balcon :

« *Kahh, Aghtchik*<sup>1</sup> ! Qu'as-tu à faire avec cette laideron, cette effrontée ? »

« La fin du monde, ce n'est pas pour demain, *Mama* ! », répondit Sylva, la pétulance même.

1. En arménien, litt. « Dis-donc, ma fille ! ».

## TABLE

|                              |    |
|------------------------------|----|
| LE POULAILLER DU BON DIEU    | 9  |
| LA PETITE SŒUR D'AVA GARDNER | 21 |
| UN CHOIX SENSÉ               | 31 |
| MARDIROS AGHA                | 43 |
| UN SI LONG CHEMIN            | 53 |
| REQUÊTE À LEYLÂ              | 65 |
| SÉQUENCE D'AUTOMNE           | 75 |
| LE RÊVE D'HAGOP              | 81 |
| LES PASSAGERS D'ISTANBUL     | 93 |